

Plus il devient, de nos jours, chose rare et presque introuvable, de rencontrer des caractères coulés d'un seul jet, des monolithes, pour ainsi dire, dans le domaine de l'esprit; plus il y a lieu de diriger nos regards du côté, où nous puissions trouver ce qui commence à nous faire défaut: le contre-poids au nivellement général, qui semble devenir le cachet particulier de notre époque. Ce n'est point, qu'il faille s'en plaindre: la crise qui s'opère en ce siècle de lumières, comme aiment à le désigner ceux, qui s'en portent les champions, n'est qu'une marche essentiellement nécessaire de l'échelle ascendante de civilisation universelle; elle s'étend indifféremment à toutes les branches de l'activité humaine, elle est aussi bien politique que sociale, elle règne dans le domaine du savoir, comme dans celui de la croyance. Le partage du travail, principe juste et légitime, lorsqu'il demeure renfermé dans ses limites, a été également adopté dans la production scientifique et littéraire; c'est de là que nous vient la foule de monographies les plus détaillées, les recherches de toute sorte on ne saurait plus minutieuses sur les sujets les plus circonscrits: bien sûr, qu'il n'y a point de mal à cela, puisque ce sont autant de preuves fournies à l'avancement du progrès intellectuel; encore faudrait-il accepter bon gré mal gré, ce qui a acquis le droit de fait accompli et irréparable. Mais il y a autre chose telle qu'il faut y trouver grand mal et un danger sérieux pour l'unité et pour la libre personnalité de l'homme fait à l'image de Dieu: ce n'est point le partage du travail, mais bien le travail érigé en idole comme emploi seul et unique de cette vie, et abaissé en même temps et dégradé comme vil moyen des plaisirs de cette vie. Voilà où nous a conduits le matérialisme scientifique après avoir passé en pratique. Le gouffre, qui depuis un siècle s'est ouvert entre la science et la foi, entre le cœur et l'esprit, paraît s'être élargi de manière à rendre tout compromis impossible. Et cependant la conciliation de bonne foi est tout-à-fait indispensable, pour peu qu'on tienne à l'unité de la vie humaine, et, ce qui plus est, elle est aussi possible que nécessaire. Car ce qui a été possible il y a deux cents ans, doit l'être encore aujourd'hui. Il va sans dire, que les conditons ne sont plus

les mêmes qu' alors, (ce serait dire deux siècles de perdus!), mais il n'en est pourtant pas moins vrai, que le fond de la question est resté le même; car il ne s'agit point d'un anachronisme à introduire dans la vie moderne, mais de la solution d'une question vieille comme le monde, qui, entre autres, a été résolue, il a deux cents ans, par un homme, dont la mémoire mériterait être conservée plus fraîche et plus à la portée des gens du monde, qu'elle ne l'a été jusqu'à présent.

Il n'est pas de nos compatriotes, celui dont nous allons donner une esquisse en nous renfermant dans les limites usitées d'un traité de programme: c'est Pascal, l'Auvergnat, dont je voudrais renouveler parmi nous le souvenir, de lui qui après avoir approfondi les secrets les moins abordables des sciences exactes, s'est élevé à une pénétration, à la quelle rien n'échappe, des vérités de la foi.

Cet homme prodigieux, un des plus sublimes esprits du monde, naquit à Clermont en Auvergne le 29. de Juin 1623. Nous avons sa vie écrite par Mad. Perier, sa soeur, à la quelle nous empruntons les données nécessaires pour embrasser d'un coup d'oeil la marche de son développement. Des son enfance il n'eut jamais d'autre maître que son père, fort habile homme et savant mathématicien, qui après avoir quitté sa charge de Président à la Cour des Aides de sa province, vint s'établir à Paris uniquement dans le but de vaquer avec plus d'assiduité à l'instruction de son fils, qui donnait des preuves d'un esprit fort au-dessus du commun: „Car il voulait savoir la raison de toutes choses, et il ne pouvait se rendre qu'à ce qui lui paraissait évidemment vrai; de sorte que, quand on ne lui disait pas de bonnes raisons, il en cherchait d'autres lui-même, et quand il s'était attaché à quelque chose, il ne la quittait point, qu'il n'en eût trouvé quelqu' une, qui pût le satisfaire. Malgré ce tour d'esprit il resta préservé de tout libertinage; il distingua exactement, toute sa vie, les droits de la foi d'avec ceux de la raison. — La manière dont il apprit presque tout seul les mathématiques, ainsi que les progrès qu'il y fit en peu de temps, tiennent du miracle; mais ce qu'on assure de sa piété et de son humilité, n'est guère moins merveilleux. Inspiré par quelques écrits de piété il abandonna à l'âge de 24 ans toutes ces études „de philosophie moderne“, pour s'appliquer à l'unique chose appelée nécessaire dans l'écriture sainte: Des ce moment il se livra avec le même zèle infatigable à la recherche de la vérité religieuse et morale et il lui resta invariablement fidèle jusqu'à sa mort, qui, annoncée par des maladies presque continuelles, s'ensuivit le 19. Août 1652.

Ce n'est point Pascal, le héros de la science, dont nous allons nous occuper, quelqu' influence qu' aient exercé sur le tour de son esprit, particulièrement de son raisonnement, ses études antérieures de mathématiques: c'est Pascal, le champion de la vérité morale et religieuse, dont nous allons ébaucher le portrait, ne

prétendant faire autre chose que de remettre au jour les mérites d'un homme, qu'il faut associer aux plus grands esprits qui aient jamais existé.

Pour en venir au bout, nous nous bornerons en général à puiser à la source même de ses écrits, bien que la Vie de Pascal, écrite par Mad. Perier, et le savant ouvrage de Bayle (Dictionnaire historique et critique), ainsi que l'Encyclopédie publiée par Ersch et Gruber, nous aient fourni des données précieuses. Je regrette de n'avoir pu consulter la monographie publiée sur Pascal par Msr. Reuchlin, en 1840. Les éditions dont je me suis servi, sont celle des Provinciales, imprimée à Cologne en 1738 et celle des Pensées, publiée à Paris en 1839.

Or, il y a deux ouvrages, qui ont à jamais établi la gloire de Pascal comme philosophe moral; en première ligne lesdites Lettres Provinciales, en second lieu les Pensées sur la Religion, qui furent publiées après sa mort. Hâtons-nous de le dire, que c'est dans ses deux ouvrages, que s'est consommé le puissant génie de cet homme suivant les deux côtés d'activité de tout héros, qui a fait époque dans l'histoire: car il détruit, ce qui est creusé et perdu sans retour, et il construit, ce qui doit remplacer les ruines. C'est là que nous voyons percer la vraie grandeur de Pascal; il n'est pas de ces esprits turbulents et négatifs, qui ne savent faire que renverser ce qui existe, uniquement par haine de tout ce qui est reçu et propre à mettre un frein à leur licence; loin de là, il ne détruit que ce qui n'a pas le droit de vivre et — ce qui plus est: il lui reste assez de force et de productivité, pour asseoir à la place d'un système délabré et mensonger, les fondements d'une saine doctrine, les plus solides, parcequ'ils sont les seuls vrais. En deux mots, Pascal est polémique et il est apologiste du christianisme, également distingué dans cette double qualité.

Considérons d'abord Pascal en sa qualité de polémique.

Ce fut en 1656 que fut mise au jour, sous le titre de „Lettres écrites par Louis de Montalte à un provincial de ses amis“ une petite collection de lettres, laquelle fit époque dès le moment de sa publication, au point de diviser en deux camps ennemis non seulement les théologiens, mais encore tous les esprits sérieux et tous les gens du monde qui au siècle du „grand roi“ de France prétendaient s'élever au-dessus du commun du peuple. Le petit livre de forme modeste fut presque instantanément condamné „à être brûlé par les mains de l'exécuteur de la haute justice sur le pilori“, et défense fut faite (par le même Parlement de Provence séant à Aix, le 9. Février 1657) „à tous imprimeurs de plus en mettre sous la presse et à tous marchands libraires et autres, de quelque condition et qualités qu'ils soient, d'en tenir, vendre ny débiter, sous peine corporelle“! — Ce qui n'empêcha point, que la même année n'en vit paraître une seconde et une troisième édition, composées de 18 lettres et publiées par les Elzevir sous le pseudonyme de Pierre de la Vallé, à Cologne. Les nouvelles éditions ne tardèrent

pas à être suivies de traductions en différentes langues étrangères, telles que l'italien, l'espagnol, l'anglais et, ce qui a peut-être le plus contribué à les propager, il en fut fait, sous le pseudonyme de Wendrock, une traduction latine, qui bien qu'encore condamnée au feu par un arrêt du Conseil d'Etat rendu sur l'avis de 13 docteurs de la Sorbonne (1660, 7. Sept.), échappa cependant à la destruction générale, pour être, quarante ans plus tard, de nouveau traduite dans la langue de l'original, par une dame de distinction, à ce qu'on dit. Depuis ce temps-là, il est vrai, la controverse sujet de ces lettres, a peu à peu perdu de son intérêt d'actualité, et le XVIII^{ième} siècle absorbé par des intérêts plus pressants, ne paraît en général avoir plus accordé à ce livre remarquable, qu'un succès littéraire; mais jusqu'à nos jours, il n'a jamais cessé d'être réimprimé et, ce qui plus est d'être relu en France par une multitude de personnes sérieuses de toute condition, qui au milieu des affaires de la vie pratique, aiment à réfléchir sur les vérités éternelles, professées ici dans une forme des plus finies à la fois et des plus intéressantes.

Mais qu'est-ce donc que le sujet de ces lettres, qui bien qu'ayant été brûlées par la main du bourreau, ont cependant rallié autour d'elles les esprits les plus distingués du siècle? Le voici en deux mots: La morale chrétienne défendue contre la morale des Jésuites, ou bien, comme il est dit en bas de la vignette de l'édition de Cologne: La fausse morale foudroyée.

Pour peu qu'on connaisse l'histoire de ladite Société, la „Compagnie“ par excellence, quelle était l'intention de son fondateur et ce qu'elle est devenue sous le régime de ses successeurs, souveraine maîtresse des consciences qu'elle savait diriger à son gré: on comprendra aisément qu'il a fallu un caractère d'une trempe extraordinaire pour s'engager dans une pareille lutte; mais plus elle devait paraître inégale, vu les vastes ressources de cette puissante coalition, plus elle donne du relief à la grandeur d'esprit de celui, qui en est sorti vainqueur. Or, on ne fut pas longtemps à ignorer le véritable nom de celui qui se cachait d'abord sous le pseudonyme de Louis de Montalte. Ce fut Pascal, le célèbre mathématicien et physicien, qui à 15 ans, avait frappé d'étonnement Descartes, par un traité de Coniques, qui 4 ans plus tard inventa une machine arithmétique destinée à faire l'admiration de tous les savants du temps, et qui à l'âge de 24 ans abandonna la „philosophie moderne“ c'est-à-dire l'étude des sciences naturelles, pour sacrifier tout son temps et toutes ses forces à l'étude de l'écriture sainte et de la vérité religieuse.

Pour expliquer comment Pascal ait pu être engagé dans cette lutte, il suffit de dire, qu'il fut l'ami intime de Msr. Arnauld, le célèbre chef de la libre congrégation de Port-Royal, cette réunion d'esprits à la fois sublimes et profonds, qui bien que moitié à tort traités de „Jansénistes“, excitèrent, uniquement par

leur piété austère et par leur vie irréprochable, la haine de Jésuites à tel degré, qu'ils eurent à subir les persécutions les plus cruelles, qu' en 1709 le centre de leur réunion, le couvent de Port-Royal (dont la soeur de Msr. Arnauld était l'abbesse sous le nom de Mère Angélique) fut, non supprimé, mais démoli de fond en comble, les corps morts tirés de leurs tombes et livrés à la profanation d'une populace fanatisée. On en conclut aisément, que le motif de cette haine mortelle doit avoir touché de bien-près le nerf vital de la Société; aussi ne s'agissait-il pas d'une chose moindre que l'existence de la Société, mise en doute par un courant d'opinion publique, qui avait tout l'air d'aller en croissant pour l'entraîner dans l'abîme. La question de savoir, s'il faut la foi ou bien les bonnes oeuvres, pour que l'homme pécheur puisse être sauvé, question tant de fois disputée avec toutes les ressources d'érudition et de zèle, et qui avait déjà une fois sérieusement menacé l'unité de l'Eglise, cette question avait été remise sur le tapis par un livre de Jansénius, évêque d'Ypres, publié après sa mort en 1640, où le défunt, après avoir exactement développé les systèmes antagonistes de St. Augustin et de Pélagie, parvint à conclure, qu'à l'état actuel, l'église soit-disant orthodoxe s'approchait bien plus de l'Hérétique, que du Saint. En même temps il saisit l'occasion de protester énergiquement contre le relâchement excessif introduit dans la morale par les Jésuites, qui allaient jusqu'à permettre à leurs pénitents les plus grossiers péchés rien que pour gagner les coeurs et dominer les consciences des gens du monde. Quoi de plus naturel que ce qui s'ensuivit: Les Jésuites, à leur tour, attaquèrent d'un commun accord le livre dangereux; le Pape Urbain VIII., par la bulle intitulée „In eminenti“, le condamna comme révolutionnaire et hérétique. Alors Antoine Arnauld, Docteur en Théologie et membre de la Sorbonne, vint soutenir la cause de Jansénius, qui était celle de St. Augustin. Pour toute réponse le nouveau Pape, Innocence X., condamna comme hérétiques cinq propositions tirées du livre de Jansénius, mais empruntées par celui-même aux écrits originaux de St. Augustin. Les amis d'Arnauld, les anachorètes de Port-Royal, s'y opposèrent en soutenant, que l'auteur n'avait point prêté aux cinq propositions le sens, pour lequel le Pape venait de les condamner. Encore réponse fut faite: que Si! et cela par le Pape Alexandre VII., qui raisonna de la sorte: que, le Pape Innocence X. ayant condamné les propositions en question, lui-même les condamnerait également et de plus, dans le sens précis prêté à elles par Jansénius. —

C'en fut trop; c'était joindre l'insulte au mensonge, que de vouloir définitivement décider, de parti pris et d'un ton sèchement moqueur, la question du fait, qui consistait à savoir, si tel théologien, oui ou non, avait soutenu telle doctrine en adoptant les opinions constantes d'un ancien docteur et Père de l'Eglise, reconnu non seulement orthodoxe, mais sanctifié pour son orthodoxie et vénéré par

l'Eglise entière durant plus de onze siècles! Maintenant la lutte se ralluma de plus belle: c'est alors que Pascal entra en lice, pour prêter à la cause injustement opprimée le puissant secours de sa plume géniale. Voyons quel est le sujet des Provinciales, pour examiner après la manière dont leur auteur a su le défendre.

Du premier regard on reconnaît, que la collection est composée de deux parties fort distinctes. La première contient les dix premières lettres, la seconde les huit lettres suivantes; quant à la dix-neuvième, qui se trouve ordinairement annexée, nous la passons sous silence, parcequ'elle n'est pas du même auteur. Or, quiconque lira les dix premières, ne pourra s'empêcher d'applaudir à ce tour heureux et naïf et à cette fine raillerie, qui a plus contribué à miner l'édifice de cette autorité usurpée, que ne l'eût jamais pu l'homme indignation armée d'un arsenal de reproches les mieux fondés. Mais encore remarquera-t-on, que c'est le particulier des 3 premières lettres, d'exposer nettement et de mettre à la portée de tous, les détails historiques de la question brûlante, disputée en Sorbonne au commencement de l'année 1656. Il y a tout lieu de croire, que Pascal en publiant successivement ces trois lettres, n'a d'abord eu d'autre but, que d'appuyer la bonne cause de Msr. Arnauld et que selon toutes les apparences il se serait borné à ce service rendu à un ami, si les adversaires, mieux avisés qu'ils n'étaient, avaient entendu raison, fût-ce même en se taisant. L'affaire en serait probablement restée là et nous n'aurions alors qu'à enregistrer ces trois lettres volantes, qui équivaldraient à peu près à trois articles de fond mis en tête d'un de nos grands journaux d'aujourd'hui. Il en fut autrement. Loin de se taire, faisant bonne mine à mauvaise jeu, ils ont provoqué par leur hardiesse inqualifiable, toute cette suite de lettres, dont ils ont eu à se plaindre bien plus encore, qu'ils ne pouvaient alors se douter, et qui pour la postérité ont acquis une valeur intrinsèque et durable, tandis que lesdites premières sont descendues au rang d'introduction historique. C'est cependant ce qui leur donne un droit à notre attention tant soit peu prolongée. —

Il y est donc question de ce que Arnauld avait soutenu, que certaines propositions condamnées par le Pape Alexandre VII., ne se trouvoient point dans le livre de Jansénius, intitulé „Augustinus, sive de humanae naturae sanitate, aegritudine et medicina, adversus Pelagianos et Massilienses“ (Louvain 1640), tout en y apportant cette restriction, que si cependant elles s'y rencontraient, il les condamnerait également. Il s'y agissait essentiellement de la part à faire de la Foi et des bonnes Oeuvres, en ce que la première serait seule requise au salut de l'homme pécheur, tandis que les dernières n'en seraient que les fruits nécessaires et naturels. Comme la substance de ces propositions n'est pour rien dans le différend naissant, nous les passerons sous silence. Arnauld fut donc uniquement

attaqué pour avoir mis en doute la question du fait, celle de savoir si les propositions condamnées se trouvaient réellement dans Jansénius, et quoiqu' aucun des savants docteurs de la Sorbonne, tribunal suprême en matière de science théologique, ne pût lui alléguer les passages inculpés, il fut pourtant „convaincu“ d'avoir manqué de respect, rien qu'en contestant la réalité d'un fait! Sur quoi les adversaires eurent l'impudence d'ajouter, que ce n'était point la peine ni même leur intention d'examiner, si ce qu'il avait dit, était vrai ou faux! — A côté de cela, il subsistait une question de foi. Celle-ci était relative à la vérité d'une proposition occasionnelle faite dans la même lettre, où Arnauld soutenait: que la grace, sans laquelle on ne peut rien, avait manqué à St. Pierre dans sa chute. Bien entendu, Arnauld avait encore tiré cette thèse des écrits de St. Augustin et de St. Chrysostome, les deux champions de l'orthodoxie naissante, que l'Eglise avait rangés au nombre de ses Saints! Arnauld n'avait donc fait autre chose que répéter, ce qui, jusqu'alors, n'avait jamais rencontré d'opposition au sein de l'Eglise. Nous en concluons, quel doit avoir été, dans cet aréopage de vérité chrétienne, le niveau du sens commun, pour ne point dire du sentiment de justice, puisqu'il a été possible, qu'une même opinion ait été prononcée catholique et orthodoxe dans ses premiers auteurs, et condamnée en même temps comme hérétique dans un écrit où elle se trouvait fidèlement rapportée: Il n'y a pas de doute, qu'il n'y ait eu là-dessous des motifs d'un ordre tout autre que scientifique. Voilà précisément qui est nettement établi dans la troisième lettre, où l'auteur démontre, qu'une certaine faction a voulu perdre Arnauld de parti pris, en l'accablant par les votes d'un clergé ramassé à la hâte et rien moins qu'instruit, mais admirablement discipliné et docile entre les mains de fort habiles maîtres. Est-il rien de plus effronté que l'aveu, qui échappe à ce partisan fictif des Jésuites, vers la fin de la III^{ième} lettre. „Il leur est bien plus aisé de trouver des moines que des raisons“?

Nous voilà arrivés au noeud de la question, le nerf est mis à nu, le motif intime de toute cette polémique suivie: Les trois premières lettres ne servent, en quelque sorte, que de préface à la dispute. Pour réhabiliter Arnauld, il ne suffisait point, que Pascal prouvât qu'il n'avait pas tort; il s'y joignit un intérêt d'un ordre supérieur, qui exigea, que tout le système des adversaires fût démasqué et livré au mépris public, système qui ne reculait devant aucun expédient, pour peu qu'il promit de produire l'effet voulu, celui de perdre un ennemi à tout prix. Ce motif c'est donc la haine du mensonge, c'est l'indignation d'un coeur noble et pur et sévère, provoquée par un système de démoralisation inqualifiable, c'est la sainte colère de la vérité, déchargée sur la pratique d'une association, dont les membres, tout en traitant de pair à pair avec le sublime fondateur de notre religion, osèrent braver, se jouer des premiers commandements de la morale chré-

enne, dans le seul but d'accroître leur pouvoir temporel au grand préjudice de leur mission spirituelle. — Ce serait trop dire que de prétendre, que dès l'établissement de leur ordre, les Jésuites eussent poursuivi le but prémédité de dominer les consciences pour les perdre; toutefois, en égard au résultat de leur morale destructive, on est fondé à soutenir l'inverse, en ce qu'ils perdaient les consciences pour les dominer. N'est-ce pas, d'ailleurs, tuer que de laisser tomber dans l'abîme, là où une direction spirituelle s'est spécialement chargée de la responsabilité du salut des âmes? N'est-ce pas renverser directement les principes éternels de toute morale bien entendue, que de chercher des expédients et des faux-fuyants à tous esprits faibles ou faussés et licencieux? Enfin, n'est ce pas le comble de l'impiété que de vouloir avoir Dieu même pour complice? Nous n'exagérons pas, nous ne faisons que reproduire notre auteur, qui à plusieurs occasions et guidé par un sentiment de pudeur innée, a fait preuve de plus de modération et de ménagement, que ses adversaires, impitoyables eux-mêmes, n'avaient mérité. Si, toutefois, nous lui imputons à honneur, d'avoir passé sous silence des inculpations, qui pour être inqualifiables, n'en étaient point moins fondées, nous ne pourrions, à plus forte raison nous défier de la véracité de ce qu'il met en avant. Ce qu'il dit, il le prouve par maints passages extraits des écrits des héros de la Casuistique, dont aucun n'a réussi à le compromettre, pas seulement par le moindre soupçon de mauvaise foi. Par contre chacun de ses adversaires aussi bien que de ses partisans, pouvait vérifier, sur les originaux mêmes, les passages allégués. Quand il y aurait cependant un lecteur hypersceptique, on n'a qu'à le renvoyer à la note ajoutée à la fin de la XVI^{ième} lettre, où Pascal fait spontanément amende honorable en retractant publiquement une erreur de nom, qui s'était glissée dans la précédente, touchant un personnage, que le bruit commun désignait comme auteur de certaine réplique faite à certaines lettres précédemment publiées. Si une telle bagatelle a pu l'engager à un démenti public et sans réserve qu'il s'inflige lui-même, quelle doit être sa sincérité et son zèle dans les matières, qui touchent le caractère moral de ses antagonistes! Quiconque lira, en outre, la biographie de Pascal écrite par Mad. Perier sa soeur, devra avouer, que, s'il en fut, jamais homme ne fut moins porté à altérer la vérité que Pascal, soit de fait, soit de parole. —

Avant de passer en revue les lettres suivantes, qu'il me soit permis de caractériser en peu de mots la forme de cette vigoureuse polémique. Or il s'agissait d'une question vitale, qui absorbait tout autre intérêt; il en résulta la conséquence naturelle de choisir la forme la plus vive, la plus propre à faire ressortir le choc des opinions qui fait naître la vérité: ce fut celle de l'art dramatique, le dialogue, dont Pascal s'est en effet servi pour mettre son sujet en scène. Il y fait donc paraître un personnage, qui doué d'un caractère paisible et naturelle-

ment, peu porté à prendre une part active à la décision de questions fort épineuses, a cependant conçu un vif intérêt de curiosité à ce qui agitait alors le corps des savants. C'est un bon petit échantillon des gens du monde, pas trop instruits, mais doués d'un sain jugement et de beaucoup de bon sens, pour ne point se laisser conduire par le nez, et prompt à la réplique. Il commence donc par lui prêter un intérêt de curiosité, dont il sait si bien profiter, qu'il finit par lui inspirer le vrai amour de la vérité, qui le pousse à embrasser de bonne foi l'affaire en question, bien entendu, au point de vue de l'opposition. Car enfin, c'est Pascal lui-même, qui paraît en scène. Il va successivement trouver plusieurs de ces grands docteurs, pour s'éclaircir de leurs lumières; il leur propose ses doutes, il en reçoit les réponses; l'un et l'autre avec tant de clarté et de naïveté, que les moins intelligents devaient être mis à même de juger de finesses, qui ne semblaient être qu'à la portée des plus instruits. Après avoir, de la sorte, nettement démêlé le fond historique du différend à vider entre Arnauld et ses adversaires, il fait un pas plus en avant. Déjà par-ci par-là avait percé l'esprit trompeur, dont était empreinte le raisonnement du puissant parti adverse; le disciple curieux de s'informer, avait eu à entendre des maximes assez étranges: il va donc consulter un des grands Casuistes du temps, pour s'instruire à fond des principes de la morale jésuitique. Son étonnement ne fait que s'accroître; car malgré une certaine réserve de la part du Père consulté, il apprend peu à peu, bientôt coup sur coup, des choses tellement choquantes, qu'il est saisi d'horreur, de sorte que ce n'est qu'à grand-peine qu'il réussit à conserver tout le sang-froid et toute l'ingénuité requises pour ne point éveiller de soupçon. Il continue donc ses questions naïves, il écoute avec toute la modération qu'il lui est possible: là-dessus le bon Père donne dans le piège; lui, bon homme au fond, qui ne se doute pas même de la malice de ses autorités respectées, finit par le juger susceptible de tout apprendre; c'est presque touchant, que de le voir s'appliquer en toute naïveté et avec cet air suffisant de supériorité, à l'instruction de ce docile disciple, qui donne d'assez belles espérances. Ses exclamations de surprise et d'indignation mal cachée, il les met sur le compte d'une curiosité admirablement satisfaite, et n'en puise que plus de zèle, au point de lui dévoiler jusqu'aux finesses les plus abominables d'une casuistique, dont le seul but est d'usurper la direction souveraine des consciences faibles ou faussées. Nous ignorons, si c'est sur un personnage historique que Pascal a moulé ce type de perversité casuistique. Peu nous importe: lui, qui connaissait parfaitement et jusqu'aux moindres détails de sa composition l'aloi de cette puissante association, savait aussi quel rôle y jouaient les esprits étroits, mais opiniâtres et une bonhomie sans pareille, que rien ne peut déconcerter ni rebuter de revenir à la charge. C'étaient eux, qui étaient destinés à sauver à la compagnie sa réputation de bonne foi, ce

fut, par conséquent, un coup de maître, que de choisir ce type pour traître malgré lui aux intentions intimes de la même compagnie. Car s'appuyant à chaque pas qu'il fait en avant, sur l'autorité incontestable des Escobar, des Filiutius, des Molina, des Vasquez, Sanchez, Suarez, des Caramuel, des Bauny et mainte autre étoile de premier ordre brillant au ciel de la casuistique, le bon Père expose à son client toute leur morale comme la meilleure chose du monde, comme la plus facile et la plus agréable pour sauver un grand nombre d'âmes, ne se doutant seulement pas, que ce qu'il établit comme règle de la vie chrétienne, n'est autre chose qu'un relâchement pernicieux et coupable, adopté uniquement pour pouvoir s'accommoder aux passions dérégées des hommes pécheurs. Qu'on lise ce qui est enseigné dans la 6^{ème} lettre à l'égard de l'aumône, de la simonie, des larcins domestiques, dans la 7^{ème} sur la permission de tuer pour toutes sortes d'offenses contre la vie, l'honneur et le bien, dans la 8^{ème} sur les dispenses de restituer des objets volés, dans la 9^{ème} sur la facilité de se sauver sans peine et entouré des commodités et des douceurs de la vie, dans la 10^{ème} sur les adoucissements apportés à la Confession, qui sont tels „que les péchés, qu'ils n'ont pu excuser, sont si faciles à effacer suivant la nouvelle méthode, que les crimes s'expient aujourd'hui plus allégrement (!), qu'ils ne se comettent.“

N'en suffirait-il pas de ces profanations pour justifier les plus forts emportements de la part de Pascal? Assurément; mais il se retient quand même et ce n'est qu'à la fin de la 10^{ème} lettre, lors que le bon Père vient proposer le dernier excès d'aveuglement en établissant, qu'on n'est point obligé d'aimer Dieu et qu'il suffit qu'on ne le hâisse pas: ce n'est qu'alors, qu' emporté par l'énormité d'une semblable blasphémie, il lui rompt en visière, son indignation mettant un terme absolu à cette sorte d'enseignement, qui est devenu impossible à sa franchise naturelle: Désormais la guerre est déclarée.

Mais quelle guerre, quelles armes de part et d'autre! Il est dans la nature du double rôle que joue notre auteur, qu'il y ait une différence marquée du style des 10 premières lettres d'avec celui des 8 suivantes. Là, l'auteur se met, en quelque sorte, en apprentissage; pour ne pas sortir de son rôle, il ne peut au fond que paraître écouter; tout ce qu'il peut se permettre, se réduit à une fine raillerie cachée sous le masque de naïveté ou du désir de s'instruire. Voilà en effet ce dont il sait profiter à merveille vis-à-vis de son maître, qui en vrai zélateur qu'il est, est tellement prévenu de l'infailibilité de sa perverse doctrine, qu'il ne s'aperçoit seulement pas de l'ambiguïté de son disciple; il croit plutôt le guider à volonté — et c'est, en réalité, le maître qui est, non guidé, mais dupé par le disciple. Qu'on nous pardonne la petite joie maligne: il n'y a pas moyen d'y résister, assistant à cette lutte, où le mensonge fait de vains efforts pour donner le croc-en-jambe à la vérité, qui, forte de son droit, ne dédaigne cependant point

aucune des ressources d'un esprit supérieur sous tous les rapports. Mais peu à peu le feu, qui couvait sous les cendres, commence à jeter des étincelles; par moments on entrevoit les flammes du brasier: c'est lorsque l'habile interprète de la morale destructive se laisse aller à soulever le voile, qui cachait le motif secret du système. Il s'y prend avec précaution, il n'a garde de vous en surprendre; car sans se l'avouer, il paraît avoir certaines appréhensions, qu'au lieu de vous les insinuer insensiblement et à votre insu, il ne vous mette sur vos gardes. Ne voyant, d'ailleurs, aucun danger imminent, grâce à sa prévention sans bornes, il finit par vous honorer de ses confidences. Les lettres V^{ième} et VI^{ième}, combinées à la XIII^{ième}, vous montrent sous un jour tout particulier cette fameuse morale, qui proclame, que tout est permis à ceux, qui par une soumission filiale aux ordres de leurs directeurs spirituels, savent s'en rendre dignes.

Vu l'énormité de cette proposition et pour ne pas heurter de front les esprits tant soit peu rigoureux, il fallait chercher une base pour appuyer leurs prétentions aussi gratuites que téméraires. Ils l'ont trouvée dans une doctrine toute nouvelle et tellement extraordinaire, que depuis que le monde existe, elle n'a pu rencontrer son égale. Elle s'appelle Doctrine de la Probabilité. En voici, en peu de mots, l'essence extraite de l'ouvrage du Jésuite Laiman et débitée, dans la VI^{ième} lettre, avec un air de triomphe inimitable: Toute opinion peut être suivie en sûreté de conscience, lorsqu'elle est soutenue par quatre docteurs graves, ou par trois, ou par deux, soit même par un seul, pourvu qu'il soit „grave“. Lors donc qu'un docteur est consulté pour un cas de conscience, il peut donner un conseil tenu pour probable par d'autres, encore qu'il croie certainement qu'il soit faux. Pouvant ainsi conseiller deux opinions diamétralement opposées, il agira prudemment, de donner celle qui sera la plus agréable à celui qui le consulte: Si haec illi favorabilior sit seu exoptatior! — Nous nous hâtons d'ajouter, que ce n'est point la fantaisie d'un seul docteur, quelque grave qu'il ait été, ni d'un docteur obscur non plus; cette doctrine a été, au contraire, unanimement acceptée, maintes fois commentée et corrigée par les célébrités de la compagnie, généralement pratiquée par le corps entier au sein duquel elle a pris naissance, et adoptée par une grande partie du clergé commun, qui espéraient y trouver leur compte. —

On comprend aisément qu'à l'abri d'une semblable doctrine on peut tout oser, qu'en particulier on pouvait alors tout braver ce qui était censé sacré, et tout se permettre et recommander à autrui, ce qui, jusque-là, avait été défendu de droit humain et de droit divin. Qu'on lise la V^{ième} lettre, pour connaître à fond cet abîme de corruption; on se trouvera embarrassé à décider, si c'est à la doctrine qu'il faut décerner le prix, ou bien à la révoltante suffisance dont elle fut débitée.

Nous ne saurions nous dispenser de citer quelques passages de cette lettre héroïque, pas plus que de faire de nouveau ressortir l'extrême véracité, qui a guidé notre auteur, lors même qu'il va porter des coups écrasants à ce système de mensonge. Encore il y a maître et disciple, qui l'un par ses questions, l'autre par ses réponses, font nettement ressortir l'esprit de la doctrine. L'entrée même de l'exposé doit nous prévenir en faveur de sa discrétion. Il commence par rendre à la compagnie la justice de reconnaître, que leur dessein n'est point de corrompre les mœurs. C'est bien quelque chose. „Mais, dit-il, ils n'ont pas aussi pour unique but celui de les réformer; car se serait une mauvaise politique. Voici quelle est leur pensée: Ils ont assez bonne opinion d'eux-mêmes, pour croire qu'il est utile et nécessaire au bien de la religion, que leur crédit s'étende partout et qu'ils gouvernent toutes les consciences. Et parceque les maximes évangéliques et sévères sont propres pour gouverner quelques sortes de personnes, ils s'en servent dans des occasions où elles leur sont favorables. Mais comme ces mêmes maximes ne s'accordent pas au dessein de la plupart des gens, ils les laissent à l'égard de ceux-là, afin d'avoir de quoi satisfaire tout le monde. C'est pour cette raison, qu'ayant affaire à des personnes de toutes sortes de conditions et de nations si différentes, il est nécessaire, qu'ils aient des casuistes assortis à toute cette diversité. De ce principe on juge aisément, que s'ils n'avaient que les casuistes relâchés, ils ruineraient leur principal dessein, qui est d'embrasser tout le monde. Mais comme il n'y en a pas beaucoup de cette sorte, ils n'ont pas besoin de beaucoup de directions sévères pour les conduire. Ils ont peu pour peu. Au lieu que la foule des casuistes relâchés s'offre à la foule de ceux, qui cherchent le relâchement. C'est par cette conduite obligeante et accommodante qu'ils tendent le bras à tout le monde. Car s'il se présente à eux quelqu'un qui soit tout résolu de restituer des biens mal acquis, ils ne l'en détourneront point; ils loueront au contraire et confirmeront une si sainte résolution. Mais qu'il vienne un autre, qui veuille avoir l'absolution sans restituer, la chose sera bien difficile, s'ils n'en fournissent des moyens dont ils se rendront les garants: Par là ils conservent tous leurs amis et se défendent contre tous leurs ennemis. Voilà de quelle sorte ils se sont répandus par toute la terre à la faveur de la doctrine des opinions probables, qui est la source et la base de tout ce dérèglement.“ Aussi ne la cachent-ils à personne, avec cette seule différence, qu'ils couvrent leur prudence humaine et politique du prétexte d'une prudence divine et chrétienne. De là cette foule de crimes palliés, de désordres soufferts. L'on voit que cette morale pour n'être pas chrétienne, n'est pourtant pas payenne non plus; loin d'avoir pour base un principe positif, tel que l'ancienne loi ou l'amour de Dieu, soit tout autre principe constitutif, son cachet particulier est au contraire de n'en avoir point, puisque cela serait trop gênant. Faute de principe fondamental, ils

se contentent de se proposer un but, bien important il est vrai, puisque c'est précisément l'accroissement de leur pouvoir temporel, qu'ils ont la naïve prétention d'indentifier avec celui de la religion même, mais peu propre à nous inspirer de la confiance, puisqu'il manque de nous fournir l'idée religieuse, ce point fixe et immuable au milieu du changement et des revers continuels des choses terrestres. Leur morale n'en est pas une, c'est un amas de mesures d'utilité décousues et les plus contradictoires, accommodées aux besoins du moment et flottant au gré du vent, c'est-à-dire immorale au plus haut degré. Car il n'est personne, qui, à l'aide d'une opinion rendue déjà probable ou encore à rendre probable par quelque docteur grave, ne puisse s'exempter de toute obligation de faire le bien, ainsi que de respecter les barrières établies par la loi divine ou l'humaine.

Voilà ce que le bon Père expose avec un air de triomphe, qui tout en provoquant la plus profonde indignation, ne laisse pas de faire pitié à cause de son naïveté. Lui, qui au fond est assez bon homme et passablement rigoureux pour sa part, est pourtant complètement pris au filet, au point d'approuver et d'admettre pour autrui, ce que pour sa propre personne, il est contraint à désavouer franchement. Mais que faire! Il n'ose faire opposition; il agit sur la foi d'un docteur grave, qui a rendu telle opinion probable: il faut donc s'y rendre; et loin d'en éprouver aucun regret, il se plaît au contraire à nous avouer, que les casuistes ne s'accordant presque jamais, cela n'en était que mieux, parceque, en ce cas-là, nous sommes libres d'adopter pour nous-mêmes et de recommander à autrui l'une ou l'autre de deux opinions contraires, quand même nous nous assurerions que l'une serait absolument fautive. Puisqu'on n'a alors qu'à choisir l'avis, qui est le plus agréable et, ce qui revient au même, le plus profitable. „Si vous ne trouvez votre compte d'un côté, vous vous jetez de l'autre; car l'affirmative et la négative de la plupart des opinions ont chacune quelque probabilité et toujours assez pour être suivies avec sûreté de conscience“. Et l'excellente interprétation donnée par-dessus le marché: Ce n'est pas que le pour et le contre soient ensemble véritables dans le même sens, mais c'est seulement qu'ils sont ensemble probables et sûrs par conséquent“!

Voici quelques petits échantillons de cette soi-disant morale appliquée à la vie pratique. Je les donne sur la foi à toute épreuve de notre auteur, qui en a extrait bon nombre des écrits authentiques de ses adversaires, dont il n'a jamais négligé de citer exactement les noms et les ouvrages. Suivant eux, il vous serait donc permis de vous dispenser de l'aumône, d'acheter à prix comptant des bénéfices, de voler vos maîtres sans restituer (VI^{ème} lettre). Vous êtes libres (selon la VII^{ème}), de tuer pour toutes sortes d'offenses, telles qu'une calomnie ou une médisance, quand même elle serait fondée; vous pouvez tuer pour un soufflet, reçu ou encore à recevoir, à plus forte raison pour un coup de bâton, et s'il vous

en prend la fantaisie, même pour un geste de mépris. Quelquefois, si par hasard vous avez mal choisi votre vocation, vous êtes, malgré vous, réduits à tuer un calomniateur, pour sauver votre bonne réputation! Mais non seulement votre réputation, l'argent en vaut presque autant. Qu'on vienne vous voler six ou sept ducats, vous pouvez tuer votre voleur, car c'est le grand Molina, qui vous le permet. Un autre casuiste, plus libéral que lui, rabat encore sur le prix; selon lui, un écu volé suffit „régulièrement“ pour vous procurer le même plaisir de bourreau! Si vous ne voulez pas tuer de votre main, vous pouvez au moins adresser à Dieu une fervente prière, pour que lui fasse mourir ceux qui se disposent à vous persécuter. — Ce qui vient un peu déranger cet ordre d'idées, c'est la réponse faite à la question de savoir: si les Jésuites peuvent tuer les Jansénistes? (qui ont osé renouveler la doctrine rigoureuse d'Augustin contre les Pélagiens). Le grand Caramuel dit que non, ce qui vient un peu désappointer notre attente; mais écoutez-en la raison: Il ne faut pas les tuer, „parcequ'ils n'ont pas réussi à nuire à la réputation des Jésuites, pas plus qu'un hibou ne peut obscurcir l'éclat du soleil: occidi non possunt, quia nocere non potuerunt!“ Je tiens, que trois mois après la publication des Provinciales, le bon Père sera revenu de son excès de charité chrétienne. — Mais pour que personne ne puisse venir se plaindre d'un manque d'égards, les bons Pères ont eu soin que toutes les conditions eussent leur part du larcin. Qui que vous soyez, prêtres, religieux, gentilshommes, domestiques, gens de commerce, magistrats, riches, pauvres, usuriers, banqueroutiers, larrons, homme ou femme: chacun y trouvera sa bonne part de douceurs. Un juge, par exemple, peut juger selon une opinion probable, contre l'opinion la plus probable, même contre sa propre conviction. Car le grand Molina, „qui a si utilement travaillé sur le sujets des présents, qu'on leur fait,“ a levé tous scrupules en leur permettant d'en accepter, lorsqu'ils sont offerts „par amitié ou par reconnaissance ou pour les obliger à prendre un soin particulier de leur affaire.“ Ne voilà-t-il pas la porte grande ouverte? — Autre question du plus haut intérêt pour tous ceux, qui voudront vivre d'infamie: Quand on a reçu de l'argent pour faire une méchante action, est-on obligé à le rendre? Il faut le rendre, si l'on n'a pas fait la méchante action; mais si vous l'avez faite, vous n'y êtes point obligé! — Si vous voulez aller tout droit au paradis, vous n'avez qu'à consulter un petit livre de dévotion de la même provenance; il vous ouvrira le ciel pour de vraies bagatelles; votre coeur, „qui est un peu trop attaché et qui tient un peu trop aux créatures,“ ne s'en trouvera point gêné. — Toutes ces choses-là sont étalées à votre admiration dans la IX^{ième} lettre: elles son d'innocentes plaisanteries, lorsque vous les comparerez à la teneur du passage final de la X^{ième}. Mais pour y arriver, il faut passer par quelques petits entr'actes, qui ne serviront qu'à stimuler notre curiosité. Quand, par hasard, vous voudriez

obtenir une absolution facile de vos péchés, vous n'aurez qu'à déclarer, que vous voulez remettre à l'autre monde de faire pénitence, que vous en serez quittes pour une bien légère pénitence terrestre, surtout lorsque vous ferez entrevoir votre intention de ne point en accepter une plus grande. Car les préceptes de l'ancienne Eglise „sont maintenant si peu de saison (!), que (selon le Réverend Père Bauny) le contraire est seul probable, que dis-je!, est seul véritable.“ — De plus, vous pouvez même „rechercher une occasion de pécher, directement et par elle-même, pour le bien temporel ou spirituel de vous-mêmes ou de votre prochain.“ A ces mots-là, Pascal pensa rompre avec son maître, tant ils lui firent horreur; il se retient cependant une dernière fois, afin de le laisser aller jusqu'au bout; il n'est, du reste, pas longtemps à y arriver. Il ne reste qu'un petit bout de chemin, car la question principale, touchant l'amour de Dieu, va être proposée et jugée en un tour de main, et c'est encore au grand Escobar, que revient la gloire de l'avoir menée à bonne fin. Tandis que ses confrères, trop discrets ou trop timides pour faire le pas décisif, prétendent, l'un qu'il faut aimer Dieu avant l'article de la mort, l'autre les jours de fêtes, un troisième tous les ans, un quatrième tous les trois ou quatre ans, le grand Filiutius: „à la rigueur tous les 5 ans“—lui, le grand prophète et esprit fort, en tire la conclusion, qu'à la rigueur, on n'est obligé à autre chose qu'à observer les autres commandements, sans aucune affection pour Dieu et sans que notre coeur soit à lui! „Ayant les oeuvres („voyez la bonté de Dieu!“), il ne nous est pas tant commandé de l'aimer, que de ne le point haïr.“ Nous voilà donc tous déchargés de la „pénible et fâcheuse obligation d'aimer Dieu!“

Voilà le couronnement de l'édifice, et — voilà notre auteur au bout de patience. Incapable de continuer son rôle d'auditeur passif, il lui rompt en visière, ôtant le propre masque et arrachant celui de son prétendu maître. Maintenant qu'il n'a plus besoin de palliations, il donne un libre cours au torrent de son indignation poussée à fin. Retenu jusqu'alors par la contrainte et la discrétion nécessaires à démasquer cette fausse morale, qu'il fallait mettre à son aise, pour lui faire échapper toutes ses finesses, il ne lui faut plus d'exclamations de surprise ni expressions d'une curiosité équivoque, également pénibles à un coeur droit et noble: dès ce moment il peut respirer librement, il n'a plus besoin de déguiser son mépris par le silence ou par des ironies, qui eussent dû mettre sur ses gardes tout autre personnage moins blasé sur la solidité de ses maximes, que ce casuiste-là; il parle, dès lors, le langage mâle et fier de la vérité terrassant et écrasant sous ses pieds le monstre du mensonge. Ce sont des paroles d'une vigueur sublime, par lesquelles il termine sa dernière entrevue, rapportée à la fin de la X^{ième} lettre. Je doute qu'on puisse en trouver — dans quelque auteur que ce soit — qui soient à la fois empreintes d'une indignation mieux sentie et d'une beauté plus finie.

Il nous reste quelques mots à dire concernant la II^e partie, qui se compose des 8 lettres suivantes. La guerre est déclarée — la victoire de la bonne cause le sera bientôt de même. De-là cette éloquence mâle et vigoureuse, qui ne cessera qu'avec la correspondance même. Cette dernière, d'ailleurs, en devient maintenant une réelle; tandis qu'auparavant les lettres fictives étaient écrites à l'adresse empruntée d'un ami qui n'existait point, elles le sont à présent à l'adresse bien historique des Révérends Pères Jésuites, les lettres XVII^{ième} et XVIII^{ième} le sont même à un personnage bien connu, le Rev. Père Annat, qui se portait alors le champion de la Compagnie aux abois. Rien que l'adresse personnelle de ces lettres devrait nous prévenir en faveur de leur auteur; car il devait être bien sûr de son affaire, celui qui osa mettre une telle inscription en tête d'une telle correspondance. Ces lettres, de beaucoup plus volumineuses que les précédentes, se suivirent coup sur coup, réduisant en poudre, ou pis encore, livrant au ridicule les quelques libelles lancés du camp ennemi, où, à défaut de raisons de justification, on s'efforça d'y suppléer au moyen d'injures et de calomnies; mais tout cela en vain: autant de réponses, autant de défaites. Il ne pouvait longtemps rester caché aux Jésuites, quel tort leur faisaient les Lettres Provinciales; ils mirent donc tout en mouvement, ils remuèrent autorités temporelles et spirituelles, pour en empêcher au moins la propagation, sinon la publicité; de-là les arrêts de mort lancés contre elles, dont nous avons parlé plus haut. Mais il fallait plus; pour satisfaire l'opinion publique, puissance déjà assez respectable en France, il fallait des raisons au lieu de moines, il fallait répondre aux accusations faites avec tant de franchise et de fermeté. C'est cependant à quoi ils se trouvèrent infiniment embarrassés. Ils publièrent successivement et avec des peines visibles, une „Première Réponse“, qui n'a pas été suivie de la seconde; puis la „Première et la Seconde Lettre à Philarque“, qui en demeurèrent là, sans avoir plus de successeurs, ni de succès; après ils ont commencé une longue réfutation intitulée „Impostures“, dont ils promirent quatre parties: il n'en a été publié que la première et le commencement de la seconde; enfin le Père Annat est venu leur prêter le faible concours de sa plume médiocre, en publiant sous le titre de „Bonne foi des Jansénistes“ un libelle de peu de virtuosité, qui n'étant qu'une redite, dément complètement sa source d'inspiration. Ils n'auraient pu faire pis; mieux valait ne pas répondre que de répondre de la sorte. Aussi Pascal n'a-t-il point laissé échapper la belle occasion de poursuivre ses succès.

Dans la XI^{ième} lettre, il réduit le reproche injuste, „d'avoir tourné les choses saintes en raillerie“; il les rembarre si bien, qu'il fait retomber sur eux-mêmes le reproche d'impiété avec le poids écrasant de la plus stricte vérité, faisant clairement voir, que ce sont eux, qui profanent la religion, que c'est lui, qui après avoir flétri leurs impiétés, tourne en ridicule leurs préventions démesurées.

Dans les lettres XII^{ième}, XIII^{ième} et XIV^{ième} Pascal répond aux reproches, que les adversaires ont voulu lui imputer, de n'avoir pas fidèlement rapporté les passages respectifs de leurs auteurs. Il lui est facile de leur fournir la preuve exacte du contraire et il est par là de nouveau engagé à traiter les matières, sur lesquelles ils l'avaient accusé d'imposture, particulièrement touchant la Simonie, l'Aumône, l'Homicide et la Doctrine de la Probabilité, base et comble de leurs égarements. C'est ici surtout, que nous voyons son éloquence sévère briller du plus vif éclat, lorsque, au lieu des les avoir convaincus et réduits à la raison, il se voit forcé de confondre leur opiniâtreté et leur mauvaise foi. Le déluge d'injures gratuites, dont ils l'avaient comblé, voyant qu'ils ne faisait point mine de lâcher prise, l'ont pénétré de la conviction, que ce serait faiblesse coupable de sa part, que d'avoir dorénavant pour eux le moindre ménagement. Ils l'avaient traité „d'impie, de bouffon, d'ignorant, de farceur, d'imposteur, de calomniateur, de fourbe, d'hérétique, de Calviniste déguisé, de possédé d'une légion de diables“! Là-dessus il a de quoi entrer dans une sainte colère, et s'ils avaient, auparavant, pris occasion de se plaindre de sa raillerie, il semble que maintenant ils eurent bien plus à se plaindre de son sérieux; car il les confond, il les foudroie. Si dans toute cette collection il y a une lettre, à laquelle on serait tenté de décerner le prix de préférence aux autres, ce sera la XV^{ième}, vraie philippique de noble indignation et de calme accablant. Car lui, qui était sûr en conscience, tout en se rendant un compte exact de tous les points de vue scientifiques d'une question, restait toujours maître de la situation, sans jamais se laisser entraîner sur la pente glissante des invectives, faible expédient des esprits faibles et mal assurés.

Cette XV^{ième} lettre fait, en quelque sorte, pendant à la VI^{ième}, en ce qu'elles forment l'une et l'autre, des noyaux, autour desquels se groupent les détails de la dispute. La VI^{ième} développait la base de la morale des Jésuites en exposant leur Doctrine de la Probabilité; c'est maintenant la XV^{ième}, qui nous met à même de juger de leur politique, assise sur le droit hautement revendiqué, de calomnier ceux dont on se croit injustement accusé, de leur imputer des crimes, que l'on sait être faux, enfin de leur enlever tout crédit et toute croyance par tout moyen licite ou censé illicite dans l'ordre général de la vie pratique. Une fois, déjà, Pascal avait pris occasion de flétrir les restrictions mentales apportées aux serments, pour leur ôter le caractère de parjures manifestes; mais c'était en passant, au lieu qu'à présent il s'agit de la calomnie et du mensonge réduits en système. C'est ce qu'il démontre d'une manière irrésistible, faisant voir que non seulement ils l'enseignent publiquement dans leurs livres les plus en vogue comme un principe des plus autorisés, mais encore qu'ils le pratiquent ouvertement et sans rougir, puisqu'il y a va de l'existence même de leur société. Pour donner plus de jour à l'une et à l'autre de ses accusations, il joint quelques exemples devenus

historiques aux citations empruntées à leurs traités théoriques. Sur quoi: „O théologie abominable, s'écrie-t-il, et si corrompue en tous ses chefs, que si selon ses maximes il n'était probable et sûr en conscience, qu'on peut calomnier sans crime pour conserver son honneur, à peine y aurait-il aucune de ses décisions qui fût sûre“!

Après une pareille confession de foi y a-t-il à s'étonner, qu'ils aient mis en pratique cette même maxime vis-à-vis de Pascal, l'adversaire le plus redoutable, qui se soit jamais attaqué à leur perversité? En effet, c'est ce qui arrive en maints endroits, d'autant plus souvent, qu'ils étaient on ne saurait plus embarrassés à trouver l'ombre même de la plus légère inexactitude ou d'injustice de la part de leur agresseur. Réduits aux abois, comme ils l'étaient, il ne se présenta à eux qu'un seul expédient, dont ils ont profité à profusion et sans la moindre scrupule, celui de ruiner de croyance par la calomnie, un adversaire impitoyable, qui les traitait à coups de massue. Ils l'ont essayé (voyez la XVII^{ème} lettre), par le reproche d'imposture aussi peu fondé que facilement confondu; ils l'ont encore essayé par l'accusation plus sérieuse d'hérésie, tâche stérile, où le Père Annat, plaideur alors de la compagnie, échoua aussi complètement que possible. L'écrit de ce Père, intitulé „La bonne foi des Jansénistes“, remonte à la source même de toute cette dispute, en ce qu'il prend à tâche d'envelopper Pascal dans la chute des soit-disant Jansénistes, c'est-à-dire de l'abbé de St. Cyran, de Nicole et particulièrement du Père Arnauld et de la libre congrégation de Port-Royal. On se souvient que le noeud de la question était à savoir, si feu l'évêque d'Ypres avait réellement prêté à certaine proposition de son ouvrage, le sens pour lequel le Pape Innocence X. l'avait jugée hérétique et condamnée. Cette question du fait, décidée aujourd'hui en faveur de l'opposition, ne pouvait, en aucune sorte, être ni article de foi, ni partant, matière d'hérésie; voilà ce que Pascal leur oppose avec une simplicité inimitable, en disant: La vérité des faits, on l'apprend des yeux, qui en sont les légitimes juges, comme la raison l'est des choses naturelles et intelligibles, et la foi des choses surnaturelles et révélées.“ Pour quiconque, d'ailleurs, avait tant soit peu de bon sens, il ne pouvait y avoir de doute sur la justesse de la question ventilée, pour peu qu'il s'instruisît d'autre source que des écrits des Jésuites, qui de parti pris, faussaient la question au point de la rendre complètement inintelligible. Connaissant, du reste, le peu d'intérêt réel, que l'opinion publique prenait en général à cette sorte de questions, souvent fort épineuses, ils pouvaient espérer de l'en surprendre et de l'induire en erreur, pour en obtenir facilement un arrêt de condamnation, escamotage souvent et heureusement exécuté. Ce n'est donc pas le moindre service que Pascal a rendu à la cause de la vérité, que d'avoir nettement exposé à l'opinion publique l'état des choses et d'avoir montré dans son véritable jour le caractère de ce stratagème aussi coupable que maladroit.

Enfin la XVIII^{ème} lettre vient mettre un terme à cette correspondance suivie, en ce qu'elle établit solidement la bonne foi des Jansénistes et en même temps les motifs secrets, qui ont porté leurs bourreaux à leur supposer des doctrines non moins détestées par eux-mêmes, que par l'Eglise entière. Elle est importante comme pièce polémique, mais elle l'est encore davantage à cause des vues générales que l'auteur nous donne sur sa manière de penser à l'égard de toute autorité exercée en matière de foi. C'est pourquoi nous devons y revenir plus bas, pour compléter le jugement définitif sur le caractère universel de Pascal et sur la portée de ses idées par rapport au développement religieux du XVIII. siècle. —

Nous passons au second ouvrage de Pascal connu sous le titre peu précis de „Pensées“. Les Provinciales nous ont fait connaître l'auteur dans une occupation essentiellement polémique; ce sont les Pensées, destinées à fournir à l'auteur la matière première pour son système de religion positive, qui nous le montrent en sa qualité d'apologiste. Il suffit d'y avoir jeté un coup d'oeil fugitif, pour nous faire infiniment regretter l'état d'imperfection où elles sont restées. C'est que, bien avant le temps, la mort est venue enlever l'auteur, lorsqu'il se croyait encore accordées bon nombre d'années, pour achever un système de religion générale, qui, au dire des contemporains, n'aurait pas eu de pareil. Nous ne le possédons pas, cet ouvrage grandiose, qui devait embrasser toutes les branches de la science humaine, pour les faire servir au grand but de la création; il n'en reste que des fragments sans suite et sans ordre, qui n'étaient point destinés à être publiés tels qu'ils nous sont parvenus. Si, toutefois, il est permis, de juger de la statue par les quelques débris incohérents, nous nous mettrons aisément du côté des témoins compétents, à qui lui-même, dans une réunion d'amis, a donné un coup d'oeil général de ce qu'il méditait.

Pascal conçut le dessein de cet ouvrage environ 4 ans avant sa mort, qui vint le surprendre le 19. août 1662. Ayant été souffrant dès l'âge de 16 ans, suite peut-être de ses études trop assidues, il n'apprenait pas qu'il pût être enlevé si soudain, lors même que sa santé était déjà extrêmement affaiblie. L'état de maladie continuelle lui était devenu habituel. Or, il travaillait avec tant de soin, qu'il ne voulut rien publier d'imparfait; il avait coutume de penser beaucoup aux choses, de les remanier et de les disposer dans son esprit, avant de les mettre sur le papier, pour bien en considérer la portée et examiner avec soin, lesquelles il fallait mettre les premières ou les dernières, afin qu'elles pussent produire l'effet désiré. Aidé, en outre, d'une mémoire prodigieuse (ce qui lui a souvent fait assurer, qu'il n'avait jamais rien oublié de ce qu'il avait imprimé dans son esprit), il ne craignait pas, que les pensées lui pussent jamais échapper,

C'est pourquoi il n'a rien écrit des principales raisons dont il voulait se servir, ni des fondements, ni de l'ordre de son ouvrage, lorsqu'il l'aurait pu faire; et lorsqu'il l'aurait peut-être voulu, il se trouva hors d'état d'y travailler. Car les quatre dernières années de sa vie, il les a presque entièrement passées à souffrir d'une cruelle maladie, qui le rendit presque incapable de s'occuper à quoi que ce fût, au point que le plus grand soin de ceux, qui l'entouraient était de le détourner d'écrire et même de parler de matières sérieuses et fatigantes. C'est donc dans un état de tourments perpétuels, qu'il a jeté sur le papier ces pensées fragmentaires, reste minime de la provision entière faite par lui, lorsque, comparativement parlant, il se portait bien, et dont il remettait la rédaction à l'époque de sa guérison, espoir jamais abandonné par lui. Il paraît cependant, que sa mémoire lui faisant parfois défaut, il voulut s'en garantir; c'est pourquoi il prenait le premier morceau de papier, qui se rencontrait sous sa main, où il mettait sa pensée en peu de mots et souvent même à demi-mot, puisqu'il n'écrivait alors que pour lui. C'est encore pourquoi après sa mort on fut longtemps sans songer à les faire imprimer et que, leur publication ayant été décidée, on en retrancha bon nombre de trop obscures ou de trop imparfaites. On trouve pourtant à côté de sentences toutes courtes et souvent inintelligibles, des passages plus étendus et parfaitement écrits. C'est qu'il lui arrivait quelquefois, qu'ayant la plume à la main, il ne put résister au charme de détailler une pensée plus frappante ou qui éveillait en lui, vu son état souffrant, une sympathie particulière. Quoiqu'il en soit, qu'on juge après avoir parcouru ces pensées volantes écrites à la hâte, quel eût été l'ouvrage entier, si Pascal eût pu recouvrer sa santé!

Comme il serait inutile de citer des fragments de fragments, nous nous en dispensons renvoyant le lecteur à la collection même. Mais ce dont nous ne pouvons point nous dispenser, c'est de donner le dessin ébauché de l'ouvrage projeté, tel que des amis intimes le lui ont entendu exposer en un discours non interrompu de plus de deux heures et qui a laissé des souvenirs impérissables dans les coeurs de ceux, qui ont eu le bonheur d'y assister. Là, après leur avoir fait voir, quelles sont en général les preuves, qui font le plus d'impression sur l'esprit des hommes, il se mit à démontrer que la religion chrétienne avait autant de marques de certitude, que les choses tenues dans le monde pour les plus indubitables. Il commença donc par composer une peinture de l'homme, où il mit à profit toute sa profonde connaissance de la nature humaine, jusqu'aux plus secrets mouvements de son coeur. Il suppose ensuite un homme du monde, qui ayant toujours vécu dans la plus grande ignorance et insouciance à l'égard de soi-même, vient, par hasard, considérer son image dans la peinture proposée; frappé d'étonnement il va s'examiner de plus près et vient, peu à peu, à découvrir tant de choses contradictoires concernant sa grandeur et sa bassesse, qu'il lui devient impossible

de rester spectateur indifférent de ce qu'il est; désormais il se sent irrésistiblement poussé à s'instruire de ce qu'il doit devenir. Pascal l'adresse alors aux philosophes, dont il passe en revue toutes les sectes et toutes les opinions de quelque importance concernant la nature et la destination de l'homme: peu satisfait de leur insuffisance, de leurs faiblesses et de leurs contradictions, il doit se persuader, que ce n'est pas là qu'on trouve la vérité. Là-dessus Pascal lui montre l'infinité de religions remplies d'erreurs et de vanité, toutes peu propres à lui inspirer tant soit peu de confiance. Enfin il dirige ses regards vers le peuple juif, dont il sait si bien mettre à profit l'histoire singulière, que son disciple se sent tout disposé à le suivre plus loin. Alors Pascal lui ouvre les écritures saintes de ce peuple. L'entrée même de ce livre unique lui apprend, que le monde est l'ouvrage d'un Dieu, et que ce même Dieu a créé l'homme à son image, qu'il l'a doué de tous les avantages du corps et de l'esprit. Cela ne laisse pas de lui plaire, mais tout-à-coup il est frappé du peu de ressemblance, que présente la peinture de l'homme fait au début de la conversation; il n'est pourtant pas longtemps à revenir de sa surprise, lorsque dans la suite de la lecture il apprend, que la première action de l'homme fait à l'image de Dieu, a été de se révolter contre son créateur, et que pour cela il a perdu tous les privilèges et tous les avantages, qui auparavant faisaient sa gloire; et non seulement lui, mais encore tous ses descendants, à qui lui, étant le premier homme, a communiqué toute sa corruption et toute sa misère. Il lui fait ensuite voir quantité de passages du même livre, où les funestes conséquences de la première chute sont si bien détaillées, que cette peinture-ci ne lui paraît plus différente du premier portrait qu'il lui avait ébauché. Mais il ne suffisait pas d'avoir indiqué le mal; il fallait encore en trouver le remède; lequel n'étant pas dans l'état d'extrême impuissance où est l'homme déchu de sa gloire, il en conclut, que c'est à Dieu même qu'il faut avoir recours pour sortir de cet abîme de misère. Il lui fait alors faire reflexion, que le même livre de ce peuple juif (dont il a en outre expliqué un grand nombre de particularités), est le seul, qui ait parlé dignement de l'Être souverain et de la vraie religion, en ce qu'il en fait consister le fond essentiel dans l'amour du Dieu, qu'il adore. — Rien encore n'a été dit de la religion chrétienne; mais Pascal a déjà conduit son homme si avant et il l'a si bien disposé à se laisser convaincre, qu'il y a lieu de croire, qu'il se rendra avec plaisir aux preuves, qu'apportera l'auteur, pour lui confirmer l'évidence des importantes vérités qui font le fondement de la religion chrétienne. Il les lui montre contenues dans un livre, dont la certitude serait indubitable pour tout homme de bon sens; il s'arrête spécialement au livre de Moïse, source principale de ces vérités, à l'égard duquel il serait également impossible, que son auteur ait put avoir l'intention d'en imposer, ou que le peuple s'y soit laissé tromper. Il parle en-

suite du grand rôle qu'y jouent les miracles et que non seulement ils sont indubitables, mais nécessaires au caractère de la religion en question. Car enfin toute la loi de Moïse est figurative et tout ce qui est arrivé au peuple juif n'a été que le symbole préparatif des vérités accomplies à la venue du Messie. — De là il passe à prouver la vérité de la religion par les prophéties, sur lesquelles il s'étend avec une certaine prédilection et dont il fait ressortir le sens et la suite avec une facilité merveilleuse, en les mettant dans tout leur jour et dans toute leur force. Ayant de la sorte, parcouru les livres de l'Ancien Testament, toujours en accompagnant la suite de sa preuve de remarques les plus profondes et les plus frappantes, il entreprit de parler du Nouveau et de compléter son raisonnement en tirant les preuves ultérieures de la vérité intrinsèque de l'Évangile même.

Il commença par Jesus-Christ, le Messie annoncé par les prophètes, et apporta des preuves irrésistibles tirées de sa personne, de ses miracles, de sa doctrine et de toutes les circonstances de sa vie, pour en conclure, que c'est en lui que nous voyons la consommation parfaite des figures de la loi. A l'égard des apôtres, il fit clairement voir qu'il est également impossible qu'ils aient été des fourbes ou qu'ils aient pu être trompés eux-mêmes. Enfin il n'omit rien de tout ce qui pouvait servir à la vérité de l'histoire évangélique, faisant de très-belles remarques sur l'Évangile même, sur le style des Évangélistes, sur leurs personnes, et leur manière de penser; sur les apôtres et leurs écrits, sur le nombre prodigieux de miracles et, en général, sur toutes les voies, par lesquelles la religion chrétienne s'est entièrement établie: d'où il conclut, que tout cela n'a pu être l'ouvrage des hommes, qu'il n'y avait que Dieu, qui eût pu disposer des effets si différents, et que, par conséquent, cette religion étant révélée par Dieu même, elle est la seule vraie.

On conçoit que Pascal a été hors d'état de traiter à fond une si vaste matière en deux ou trois heures; mais au dire de celui, qui nous en a conservé cet extrait-là, il apporta des preuves si concluantes et il parla avec tant de chaleur et d'énergie, qu'ils furent tous pénétrés d'une admiration mêlée de respect, et poussés, malgré eux, à l'aveu unanime, qu'ils n'avaient jamais rien entendu d'aussi beau et d'aussi profond que ce discours improvisé.

Nous ne le possédons pas, cet ouvrage, nous ne possédons même pas le rapport fidèle et détaillé de cette improvisation; tout ce qui nous reste, c'est l'abrégé d'un résumé, squelette dépouillé des ses chairs, et d'autre part les Pensées, fragments décousus, imparfaits et mal arrangés, qu'il vaudrait, d'ailleurs, bien la peine de soumettre à une révision et une rédaction plus critique que cela n'a été fait jusqu'à présent. Nonobstant la double perte que nous avons subie, il reste pourtant des traces si imposantes de grandeur, qu'il faut sans contredit ranger Pascal à côté des plus grands penseurs, qui se soient livrés à la recherche de la vérité religieuse.

Pour caractériser l'esprit de cet ouvrage resté à l'état d'ébauche, nous ne saurions faire mieux, que de le rapprocher des productions des anciens Apologistes, science arrivée à son apogée du temps des Antonins, par les Tertullien, les Origène, les Arnobe et les Lactance. Ce qui les distingue tous, c'est qu'ils prennent pour point de départ la vérité invincible du christianisme; ce qu'ils veulent, c'est de la prouver, soit en faisant voir les inconséquences dont tout système de religion payenne se trouve embarrassé, soit de les réduire un à un à l'absurde, soit enfin en faisant ressortir la beauté inimitable de la religion de l'Evangile. Voilà précisément la base du raisonnement de Pascal. Il est même assez probable, qu'il ait emprunté à Arnobe une des pensées constitutives de son ouvrage. Celui-ci, dans son écrit intitulé: *Disputationes adversus gentes*, avait dit, que ceux qui croient en Dieu, peuvent être heureux éternellement s'ils ont raison, et ne perdent rien s'ils se trompent; qu' au contraire un athée ne gagne rien s'il a raison et se rend malheureux éternellement; s'il se trompe. Pascal, qui s'était beaucoup occupé à la lecture des Pères, paraît s'être emparé de cette pensée pour la développer sur une grande échelle; car l'article troisième de la seconde partie des *Pensées*, lequel traite exactement le même sujet dans l'image d'une gageure, est un des plus développés et des plus frappants de toute la collection. Il lui a donné pour titre: *Quand il serait difficile de démontrer l'existence de Dieu par les lumières naturelles, le plus sûr est de la croire.* Il faut cependant ajouter, que le mérite de cet article n'est pas dans le plus ou le moins d'originalité de cette pensée, qui a été prononcée à plusieurs reprises par différents auteurs, mais dans la manière dont Pascal l'a su différencier et détailler; et s'il est permis de le comparer à un des Apologistes chrétiens de préférence aux autres, ce ne sera pas à Arnobe, qui s'est égaré dans d'étranges spéculations métaphysiques, ce serait plutôt à Lactance qui à la profondeur de son raisonnement a su joindre les grâces de la forme, privilège qui lui a valu, auprès de la postérité, le surnom de Cicéron chrétien. Si, maintenant, Pascal se rapproche des anciens Apologistes, il tient aussi, d'un autre côté, de la Scholastique du moyen âge, bien entendu, dans la signification historique de ce nom, la quelle n'est point celle d'arides discussions. Ce que j'entends par là, c'est qu'il se place entièrement au point de vue du catholicisme le plus positif; qu'il accepte sans réserve tous les dogmes de l'Eglise, soit qu'ils ont trait à la substance de la foi, soit qu'ils en concernent la base historique, qui ne peut relever que de la recherche scientifique. Cette dernière circonstance reçoit son jour par la manière de considérer les écrits détachés, dont se compose l'écriture sainte, comme inspirés et rédigés immédiatement à la faveur d'une surveillance spéciale de Dieu même. C'en est de même de la vérité des faits historiques, de tous les miracles, de tout enfin, ce qui semble mettre au défi la raison de l'homme naturel: il accepta tout,

et il l'accepta pénétré de la conviction inébranlable, que les faits extérieurs jusqu'aux moindres incidents de la vie publique ou de la privée, ne sont point moins dignes de notre attention suivie, que les articles fondamentaux de la foi chrétienne, qui ne saurait être que la catholique; puisque tout, sans aucune exception, remonte à la toute-puissance et à la providence du Créateur. Il y a quelque chose de touchant à voir cet homme, qui vient de sortir vainqueur d'une lutte des plus acharnées, se courber devant l'autorité, inviolable pour lui, de l'Évangile et des constitutions de la Sainte Eglise, et épuiser toutes les ressources d'une riche érudition, pour prouver et imprimer dans les coeurs la vérité de ce qu'il avait de plus cher au monde. Pour bien comprendre ce tour de son esprit, il faut remonter à sa jeunesse et considérer le cachet particulier de sa première éducation, dont son père, homme habile et consciencieux, tenait éloignées toutes les influences qui pouvaient porter atteinte au sérieux de sa conviction religieuse. Il ne faut pourtant point croire, que Pascal ait vécu dans ce monde sans connaître les hommes et leurs passions, ou qu'il n'ait échappé au libertinage des esprits forts qu'à la faveur d'une réclusion monastique; loin de tomber dans cette erreur, il connaissait, au contraire parfaitement son monde, et jamais peut-être psychologue n'a mieux exploré et fouillé jusque dans les moindres replis, le coeur humain, que lui l'a fait, dans les Pensées non moins que dans les philippiques contre les Jésuites.

Pascal tient donc de l'apologiste et il tient du scholastique, en ce qu'il en partage le but et le point de départ; mais ce qui l'élève de beaucoup au dessus des célébrités de la dernière science, même au dessus d'un Thomas d'Aquino, avec lequel il aurait encore le plus de ressemblance, c'est le noble dévouement, l'abandon sans réserve de soi-même, la chaleur bien sentie et bienfaisante dont est empreinte son apologie du christianisme; c'est encore la clarté géniale, cette transparence de son style et l'indépendance absolue de toutes formules pédantiques; c'est enfin l'unité parfaite de caractère, cette rare harmonie du coeur et de l'esprit, qui font notre admiration. —

Nous renonçons, en cet endroit, à une considération plus spéciale des Pensées; parceque pour les apprécier à fond, il faudrait en reconstruire, à l'aventure, la marche et la suite, et combler, par la voie de l'hypothèse, des vides au moins dix fois plus considérables que ce que l'auteur nous a laissé par écrit: tâche aussi méritoire que pénible, mais qui demanderait des volumes entiers et dont le résultat serait toujours sujet à la controverse. Contentons-nous ici de la tâche moins difficile et plus profitable à la fois, de rassembler les traits dispersés en un portrait de l'homme entier, pour nous rendre compte de sa mission humanitaire dans ce qu'il a fait pour son époque et pour la postérité.

Pour porter un jugement définitif d'un personnage historique, il faut en connaître la vie publique et les idées dont celle-ci n'a été, pour ainsi dire, que la traduction. Or, peu de vies ont été aussi unies et aussi pures à la fois, que celle de Pascal, il s'en trouvera peu, qui nous offrent le même spectacle de parfaite harmonie établie entre l'action et la conviction. Vu une position sociale qui tenait de l'aisance, il n'a jamais eu besoin du secours matériel d'un emploi quelconque, qui lui aurait dû imposer des obligations; il a pu vivre sans gêne et abandonné uniquement à ses études, qui passaient pour lui avant toute commodité de la vie extérieure. La première partie de sa vie, il l'a sacrifiée exclusivement aux sciences naturelles, peu touché par les intérêts du monde; muni d'un jugement on ne saurait plus mûri et discipliné, il a appliqué la seconde, plus petite en étendue mais plus fertile en idées, à la seule étude de la vérité religieuse. C'est la dernière, qui l'a mis en contact avec la vie publique et d'une manière rien moins que paisible: ce fut l'époque des Provinciales. Une troisième, embrassant les quatre dernières années de sa vie, il l'a passée à souffrir et à mourir d'une maladie impitoyable, qui ne lui a permis que de jeter sur le papier des fragments, pierres précieuses, il est vrai, lorsqu'on les considère une à une, mais incapables de former une oeuvre d'art, parcequ'elles manquent de l'ensemble. C'est à regret, que nous leur tournons le dos, c'est encore pourquoi nous nous tournons vers les Lettres Provinciales, chef-d'oeuvre complet et parfait, où s'est cristallisée toute la verve de ce puissant génie. Y a-t-il, d'ailleurs, rien qui nous fasse mieux concevoir la force innée du génie, que la lutte corps à corps avec un terrible adversaire?

Or, ces lettres nous montrent à chaque page comme essence de sa nature le mépris et la haine du mensonge, laquelle ne saurait être autre chose que la traduction négative d'une invincible amour de la vérité. Pascal est du petit nombre des hommes, qui semblent être nés pour représenter jusque dans les moindres effets de leur volonté, la personnification d'un principe, à côté duquel tout le reste ne signifie absolument rien; et c'est par cette sévérité et cette verve qu'il offre une ressemblance prononcée avec notre grand compatriote Lessing. Mais d'autre part, ce n'est aussi que par le principe formel, de tout régler sur la vérité absolue. Je ne dis pas, que s'il eût vécu au XVIII. siècle, il n'eût pu tendre la main au célèbre éditeur des Fragments de Wolfenbittel, qui a déblayé la voie des recherches religieuses d'une bonne part de ses décombres, notamment en terrassant un antagoniste, dont les préventions et les prétentions sinon la mauvaise volonté, n'étaient guère moindres que les qualités respectives des adversaires de Pascal. Mais tandisque Lessing, fils du XVIII. siècle, est éminemment sceptique en matière de foi positive, Pascal est fils de l'Eglise catholique, de naissance autant que de conviction; il n'aurait jamais gagné sur lui d'entacher du moindre doute l'au-

thenticité soit d'un livre canonique soit d'un fait historique. C'est qu'il avait le don de cette foi, dont il est dit qu'elle peut transporter des montagnes, et la science de la critique était encore un enfant au berceau. Quoiqu'il en soit, le fait est que Pascal est peut-être le seul homme, qui doué d'un esprit des plus féconds et d'un raisonnement des plus clairs et précis, ne se soit jamais trouvé embarrassé à faire la part de la foi la plus positive vis-à-vis d'une raison la plus pénétrante et la mieux cultivée.

Pascal est donc chrétien positif et, partant, conservateur. Il est pénétré du respect de la sainte Eglise, qui a été fondée par le Fils de Dieu même, qui a soumis le globe terrestre à sa domination bienfaisante, et qui après seize siècles de gloire a conservé son unité et sa grandeur imposantes. Mais c'est aussi pour la même raison, que lui, catholique conservateur, est forcé de se charger de sa défense, lorsqu'il s'aperçoit que ceux, qui devraient veiller au salut de ses enfants, s'avisent de les dominer. Il distingue nettement les droits de l'Eglise d'avec ceux de ses ministres; lorsqu'il les voit identifier leurs personnes avec l'auguste maîtresse qu'ils servent, sans avoir plus égard aux intérêts réels de leurs paroissiens, il les désavoue. Eux, aigris par la défense faite de plus abuser de leur autorité, et se sentant un peu compromis aux yeux du monde, croient aisément se débarrasser de ce pédant incommode, en lui mettant la main sur la bouche; alors le temps grossit, de controverse, qu'elle avait été, la question devient disputée, devient guerre ouverte. Mais il n'oublie jamais, à qui il a affaire, et lorsque les adversaires ont la hardiesse d'identifier leur cause injuste avec celle de l'Eglise, il les en fait bien repentir. C'est là, qu'il rétablit les bases historiques de l'Eglise, qu'il remonte à la bible, aux confessions de foi devenues obligatoires pour tous, aux Pères qui ont payé de leur personne pour sauver leur conviction, surtout à St. Augustin, à St. Chrysostôme, à St. Ambroise et à St. Jérôme, à côté des quels la nuée des casuistes et Pères modernes en „ez“ et „ar“ ne signifient rien, dissent-ils cent fois que Vasquez à lui seul est autant que le reste des hommes ensemble, ou fût-ce même qu'ils poursuivissent un but moins intéressé que l'accroissement de leur pouvoir temporel et l'encensement de leurs vénérables personnalités.

Dans tout cela il ne franchit pas les limites permis à tout bon catholique; il est réformateur dans l'ancienne acception du terme; car ce qu'il poursuit, ce n'est point renverser fût-ce le moindre article de foi, mais au contraire en rétablir et raffermir l'autorité; les ennemis auxquels il s'attaque, ne sont point les prêtres de l'Eglise, il n'en veut qu'aux corrupteurs de la morale chrétienne qui abusent de leur influence et de la confiance qu'on leur a accordée, pour détourner les gens du monde du devoir sacré d'adorer Dieu dans le coeur et dans la vérité. C'est donc Pascal qui de fait et de droit est le légitime plaideur de la cause de l'Eglise

orthodoxe, ce sont les Jésuites ses adversaires, qui de fait et de tort sont les hérétiques. Nous nous trouvons ici en face d'une anomalie de l'histoire religieuse aussi étrange que fréquente. Il semble que les formes de toute religion passant par les mains des mortels et étant continuellement maniées et remaniées, soient sujettes à une détérioration inévitable, ce qui ne laisse pas d'influer sur la substance même de cette religion. On dirait une réunion de chanteurs, qui ayant bien attaqué la note, commencent insensiblement à vibrer, puis à perdre de précision, sans que l'harmonie doive nécessairement en souffrir; et lorsqu'après des intervalles plus ou moins prolongés on est arrivé à la dernière note, on se trouve avoir baissé d'un ton entier, on est littéralement tombé de son hauteur. Lorsque maintenant le chef de musique donne la première intonation, il est chose rare de voir des contenance satisfaites, et je doute qu'en ce moment-ci la pluralité en sache bon gré à l'incarnation de la conscience musicale. Il en est de même des réformateurs en matière de foi ou de la pratique religieuse, avec cette différence qu'il est bien plus difficile de convaincre son monde d'avoir baissé de morale, que d'avoir baissé d'un ton de musique, et qu'il y a bien plus de risque à faire le reproche d'immoralité que celui d'une mauvaise intonation finale; puisque il est dans la nature de l'homme de prendre à rebours les rémontrances les mieux entendues, peur peu qu'elles soient propres à heurter des intérêts matériels ou notre amour-propre.

Il en résulte que le prophète ou le réformateur sont accablés par la majorité de ceux, qui n'ont à défendre que des intérêts d'un ordre inférieur; et que par une étrange confusion des causes avec les effets, la majorité fait loi sans égard à la légitimité fondée ou usurpée de sa manière de voir les choses; parceque la pluralité est unanime à conserver des erreurs, les erreurs sont légalisées et érigées par la pratique en vérités et, partant, octroyées à la minorité. Par contre le réformateur, qui en appelle à la vérité historique et à des constitutions incontestables et jamais contestées, est réduit au silence, dans tous les cas décrié hérétique, parcequ'il est en minorité; souvent il est persécuté, quelquefois il succombe à la tâche de persister dans son droit, et il est excessivement rare, qu'il puisse jouir de son vivant, du triomphe d'avoir fait réussir son oeuvre de reconstruction.

Pascal a été assez heureux d'être du nombre restreint de ces derniers, en ce qu'il a défait ses adversaires sur toute la ligne. Mais il ne faut pas oublier deux choses: c'est que l'énormité même des excès et de l'effronterie du parti adverse a puissamment contribué à lui rendre la victoire comparativement facile, et d'autre côté, il faut le dire également, il semble qu'il se soit arrêté à mi-chemin dans une voie, où, une fois engagé, il aurait dû pousser jusqu'au bout. Il est vrai qu'il a remporté la victoire sur les Jésuites, il a échappé au funeste sort de

tant de réformateurs devenus hérétiques; mais les Jésuites ne faisaient pas l'Église, et vis-à-vis de cette dernière il ne saurait être absous du reproche d'avoir manqué d'obéissance. Dans la suite de son expédition contre les Jésuites il est nécessairement poussé plus en avant; en ce qu'il est forcé à faire face aux empiétements mal entendus de l'autorité papale, laquelle de son côté ne pouvoit manquer de venir en aide à une association, dont le but principal était de soutenir la cause de la papauté. Pascal n'a pas reculé devant la nécessité d'infliger un désaveu formel à la manière de procéder des différents Papes, qui ont eu la main dans ce différend dit de Jansénius. Il désapprouve, dans la XVIII. lettre, franchement la Constitution „In eminenti“, lancée contre la secte; il établit clairement et contrairement à la doctrine de l'infaillibilité des Papes, qu'ils sont au contraire plus exposés à être surpris et à se tromper que le reste des hommes, et qu'ils se sont trompés effectivement par exemple à l'occasion de la nouvelle opinion de Galilée, comme dans mainte autre. Ne faut-il rien voir dans ces aveux et dans ces démentis que les transports de cette verve gauloise, qui est devenue proverbiale, ou ne sommes-nous pas plutôt fondés à admettre, que cette hardiesse est le résultat d'un esprit indépendant, qui ne relevant d'aucune autorité purement extérieure, a coutume de demander la raison de toutes choses et de se fonder sur le libre résultat d'une libre recherche? Mais pourquoi, nous le demandons, s'est-il arrêté au milieu de la route, après avoir enlevé, d'une main hardie, le couronnement de l'édifice hiérarchique? Cela admis, ne voilà-t-il pas tout l'édifice battu en brèche? Car un Pape, qui a pu se tromper sur la vérité d'un fait, ne peut-il pas aussi bien se tromper sur un article de foi à ajouter à ceux qui ont été déjà adoptés; et s'il peut se tromper sur un seul, ne le peut-il également sur les autres et sur leur explication traditionnelle? Pascal n'a pas tiré ces conséquences, ce n'était assurément pas faute d'un courage dont il a fait preuve dans des circonstances les plus graves; aussi ne songeons-nous seulement pas à insulter par un pareil soupçon à la mémoire de l'homme sans peur et sans tache. Ce que nous voulons, c'est de préciser son point de vue par rapport à la grande révolution spirituelle, qui s'est opérée au XVI. siècle et qui sous le nom général de Réforme a franchi les limites de notre patrie, pour jeter des racines moins ramifiées, il est vrai, mais non moins profondes dans certaines provinces de nos voisins d'outre Rhin. On n'a qu'à feuilleter la XVIII^{ème} lettre, pour reconnaître que Pascal a désavoué tout ce mouvement dans les termes les plus formels; il a désavoué Luther, il a désavoué Calvin et l'église de Genève, il a même, en quelque sorte, désavoué la communauté de Port-Royal.

Quelque étrange que puisse paraître cette dernière imputation faite à un homme qui a fait les plus grands efforts pour parer les coups portés aux pieux solitaires de Port-Royal, et qui a lui-même essuyé les persécutions les plus acharnées pour

leur avoir rendu ce service d'ami, elle n'en est pas moins sans quelque fondement. Abstraction faite de la circonstance bien établie, que vers la fin de sa vie il y a eu quelque discorde entre lui et Messieurs de Port-Royal qu'il accusait d'avoir été peu sincères à son égard, il reste un certain clair-obscur dans l'ensemble de ses relations avec cette pieuse congrégation. Ils étaient essentiellement Jansénistes, Pascal le fut aussi; car ils se basèrent tous sur la doctrine renouvelée de St. Augustin touchant la grâce; il les a vaillamment défendus contre un ennemi commun, leurs malheurs et leurs revers furent les siens: et cependant il n'a jamais voulu être des leurs, il s'est même expressément et à plusieurs reprises, défendu contre une imputation analogue. Quel peut en avoir été le motif secret? Était-ce caprice ou bien le désir de se conserver une entière liberté d'action? Autre chose: on avait publié après la mort de Pascal, que les derniers jours de sa maladie il détesta les Lettres Provinciales et qu'il se repentit d'avoir été Janséniste. Il n'en fut rien; le bruit était controuvé et divulgué par un partisan des Jésuites, pour décréditer jusqu'à la mémoire d'un adversaire victorieux. Mais c'est bien ici la place de proposer la question de savoir: S'il est constant que Pascal a été Janséniste, comment a-t-il été possible qu'il ait non seulement rompu commerce avec ses semblables, mais refusé et détesté tout rapprochement aux idées de réforme telles qu'elles avaient été mises en avant et soutenues avec succès en Allemagne et en Suisse? Il y a, certes, des différences de doctrine assez considérables pour avoir permis et, jusqu'à un certain point, justifié la formation de différentes églises réformées; aussi les circonstances et les antipathies personnelles sont-elles souvent plus fortes que l'intérêt bien entendu d'une entreprise qui, vu ses causes extérieures et ses motifs intimes, aurait dû être exécutée d'un commun accord de tous les intéressés, et nous ne nous avisons point de vouloir corriger l'histoire en disant par exemple, que Pascal aurait dû se faire Luthérien ou Calviniste; mais il sera toujours chose étrange et chose regrettable, qu'en ceci d'accord avec les Jansénistes et avec leurs ennemis mortels, il ait désavoué le même esprit réformateur et congénial, qui en Allemagne et en Suisse a réussi à secouer le joug d'une autorité octroyée, lequel lui n'a fait qu'alléger. Car enfin, tout bien considéré, Pascal fut réformateur non seulement dans l'ancienne acception du mot, il le fut aussi dans le sens des réformateurs du XVI. siècle; comme eux, il a commencé par combattre des abus, comme eux, il n'a pas été écouté mais rebuté, comme eux il s'est soustrait à la juridiction absolue du Pape, comme eux il en a appelé à la nation et ce n'est assurément pas de sa faute qu'il n'ait été excommunié comme eux; peut-être que ses adversaires ont cru bien faire de n'avoir point recours à des remèdes, qui eussent pu être pires que le mal et en ce cas-là il n'auraient qu'à s'en applaudir; mais qu'il soit resté dans le sein de l'église catholique, qu'il ait même désavoué les Jansénistes à l'article de la mort, cela ne

pourra en aucune façon changer notre opinion, puisqu'elle est fondée sur l'esprit même de ses écrits, qui est celui d'un christianisme évangélique et débarrassé de l'entrave de la lettre morte. C'est à cet esprit de liberté que les Jésuites auraient dû s'attaquer pour être dans le vrai, au lieu qu'ils se sont contentés de ronger tel ou tel passage équivoque qu'il fallait bien maltraiter pour en tirer une conséquence hérétique — de peu de conséquence et facilement confondue. Il est, du reste, à remarquer, que toutes les accusations d'hérésie ont trait au Calvinisme, non au Luthéranisme, dont il n'est fait mention qu'une fois, que je sache; La cause en est manifeste; car il existait bien plus de rapports géographiques et politiques ainsi que de religieuses entre deux pays de même nationalité qu'entre la nation gauloise et la germanique. Quoi qu'il en soit, le fait est que Pascal s'est péremptoirement refusé à toute communauté d'esprit avec la Réforme Suisse; loin de leur faire la moindre concession, il a plutôt contribué à aigrir la dispute existante, toujours persuadé, il faut le croire, de rendre un service signalé à l'unité de l'église catholique, mais toujours aussi, il faut l'ajouter, en contradiction flagrante avec les intérêts bien entendus de la cause de la liberté religieuse, dont il s'est montré le champion infatigable au dedans de l'église romaine.

Il sera toujours difficile de constater les raisons intimes de cette réserve et de cette contradiction apparente. Outre les influences prolongées de son éducation solitaire et quelque peu austère, il faudra avoir égard à son état de maladie continuelle, qui vers la fin de sa vie ne fut qu'une mort prolongée et qui l'a porté à de vrais excès de sévérité ascétique envers soi-même; mais le fin mot n'y est pas. Nous croyons le trouver aussi bien dans les circonstances historiques, que dans le caractère particulier de Pascal. Celui-ci était essentiellement conservateur; il fallut un défi extraordinaire pour lui faire prendre les armes, et nous avons vu, comment il a su s'en servir; mais d'autre part, ce ne fut qu'un défi partiel porté à son sentiment de justice par un parti qu'il était loin de considérer comme pilier de l'Eglise, ce qu'il était en effet: la dispute terminée, il rentra au sein d'une communauté, qui de son côté ne l'avait jamais abandonné. C'est qu'il manqua une pression plus forte qui fût exercée sur lui, pour qu'il se départît d'un ensemble de doctrines et de coutumes, qui lui étaient devenues chères dès l'enfance. Qu'il en eût été autrement, s'il eût vécu cent ans plus tôt ou cent ans plus tard, pour ne point dire s'il eût vécu en Allemagne! Il ne se serait certainement pas soustrait au courant de la Réforme, il serait devenu un des ses coryphées et son vaste génie aurait partout trouvé des idées sympathiques: dans Luther l'enthousiasme, traduit en pratique, pour la sévère doctrine de St. Augustin, laquelle tout en élevant et abaissant tour à tour ceux qui s'y abandonnent, inspire un sentiment de triomphe que rien ne saurait troubler; dans Calvin un rigorisme moral qui aurait pu le satisfaire entièrement; dans Mélanchthon une érudi-

tion et une douceur de caractère, qui l'auraient gagné d'emblée; dans Hutten une verve et une virtuosité polémique égales à la sienne (car les „Lettres des hommes obscurs“ font dignement pendant aux Provinciales), et ainsi de suite. — Il n'en fut point ainsi; seul et solitaire il reste debout sur son piedestal semblable aux Stylites, qui ont renoncé à la société du reste des hommes, y compris leurs égaux, semblable encore à une borne gigantesque placée entre le XVI. et le XVIII. siècle dont il a deviné l'émancipation intellectuelle virtuellement accomplie pour nous par Lessing.

Il y a quelque chose de tragique dans la destinée de ce grand homme. S'il est permis d'établir un parallèle entre l'histoire et le drame tel que les coryphées de l'art grec en ont assis la base sur l'antagonisme constant de la liberté individuelle et d'une force majeure dont l'homme ne saurait être rendu responsable, Pascal devra nous paraître dans le jour d'un personnage éminemment tragique, quelque peu qu'il y ait de ressemblance entre lui et les héros des champs de bataille ou les célébrités des cabinets des princes. Il a coulé ses jours le plus à l'écart d'une publicité brillante et gênante, qu'il lui a été possible: sa vie, pourtant, n'a point été exemptée d'un de ces conflits qui pour échapper aux yeux du monde, n'en sont point moins réels ni moins douloureux. Il n'y a qu'une différence, qui toute suffisante qu'elle est pour empêcher une représentation scénique, ne laisse cependant d'approfondir le conflit intérieur; c'est que chez Pascal il y a raison inverse entre liberté et nécessité. Sa faute, si faute il y a, consiste en ce qu'il n'a pas fait ce qu'il aurait dû faire et ce qu'il aurait pu; il a manqué à une nécessité intérieure qui, loin de lui opposer une barrière, le poussait plutôt à rompre ouvertement avec une manière de penser qui aboutissait à la soumission absolue à une autorité octroyée et qui ne pouvant tolérer qu'un résultat final, rendait impossible toute libre recherche de la vérité religieuse aussi bien que de la philosophique. Tout partisan qu'il fut de la cause janséniste, Pascal s'est mépris sur la nécessité historique de se servir de moyens humains pour donner de la réalité et de la consistance à une idée au milieu de la société flottante. Ce véhicule, offert dans l'association d'intérêts identiques, il l'a négligé en négligeant l'alliance offensive non seulement des Jansénistes de Port-Royal, mais du mouvement réformateur en général, qui depuis bon nombre d'années avait déjà pris racine en France comme en Suisse et dans les Pays-Bas. La faute était négative puisque c'était un manque d'action dramatique: les suites en durent être négatives aussi et elles l'ont été en ce que Pascal, vainqueur de son vivant, a été vaincu après sa mort dans l'expulsion et dans le démolissement de Port-Royal; et la réaction de la faute commise, qui dut être positive, nous sommes peut-être fondés à la reconnaître dans sa retraite presque monastique de la vie extérieure et dans une ascèse plus que rigoureuse, qui selon toutes les apparences n'ont point laissé d'accélérer le progrès fatal de sa maladie.

Voilà ce qu'il y a de tragique dans les destinées de ce puissant génie. Comme tout génie il porte sa mesure en lui-même. Laissons donc de côté ces vains regrets: ils seraient prodigués à ce qui aurait pu être et ils sont incapables de jeter l'ombre la plus légère sur le caractère irprochable de Pascal. Jouissons et réjouissons-nous plutôt de cet esprit d'un ordre supérieur qui a osé entreprendre une lutte, devant laquelle tout autre aurait reculé, qui n'ayant jamais cessé de rester maître de la situation, a fini par rester maître du champs de bataille, dont il a balayé les adversaires comme de la balle; qui a fait époque par ses idées et qui a inauguré une ère nouvelle pour la langue française, dont il a créé la prose; dans l'éloge duquel il ne s'est mêlé aucune dissonance, puisqu'il a su gagner même la voix d'un Voltaire, après avoir reçu les hommages d'un Fénelon et d'un Bossuet, c'est-à-dire de tout ce qu'il y a eu en France de plus distingué dans le domaine de l'esprit. —
